

Le secret d'une résilience (suite et fin)

Cooptation, compromission et corruption sont les moyens idoine de la reproduction douce, «simple», intra-muros, des régimes autoritaires. Par ces moyens, ils jugulent le risque d'une implosion interne, notamment en hiérarchisant et en «démocratisant» l'accès à la rente – dans le cadre d'une «démocratisation» sélective, réservée et conditionnée.

A une échelle élargie, la seconde menace qui guette les régimes autoritaires est le risque de soulèvement populaire. Ils vont y faire face par la répression ou la légitimation.

Le risque soulève deux grandes questions théoriques : «D'une part, dans quelle mesure les régimes autoritaires peuvent-ils (et doivent-ils) créer de l'adhésion chez les simples citoyens ? Et d'autre part, peuvent-ils survivre sans soutien populaire, en s'appuyant exclusivement sur la coercition pour maintenir leur stabilité ?»

Historiquement, les changements de leadership témoignent de la priorité donnée aux putschs, coups d'État et autres coups de force ; seule une minorité de transitions politiques étant dues à des rébellions ou des soulèvements populaires.

Toutefois, même si le risque de transition «par le bas» ne constitue pas la principale menace pour la survie des régimes autoritaires, ce risque n'en recèle pas moins des conséquences pour leur stabilité pour cette première raison : «Investir dans les forces armées pour faire face à ce risque constitue une stratégie dangereuse qui

peut facilement se retourner contre le dictateur puisqu'elle tend à donner un pouvoir disproportionné aux militaires.»

Sophie Panel souligne une conséquence empirique de cette idée : «Les régimes militaires tendent à émerger dans des contextes particuliers, c'est-à-dire lorsqu'il existe un risque modéré d'insurrection populaire : en effet, si le risque de révolte est inexistant, l'armée sera trop faible pour tenter de prendre le pouvoir par la force ; à l'inverse, si le risque de rébellion est à son maximum, le dirigeant sera tellement dépendant de l'armée que celle-ci perdra toute incitation à s'emparer du pouvoir ; en revanche, s'il existe un risque de révolte suffisamment fort pour que le dirigeant soit tenté d'investir dans les forces armées mais pas assez fort pour maintenir le pouvoir civil sous tutelle militaire, tout conflit entre le leader et l'armée est susceptible de déboucher sur un coup d'État et l'établissement d'une dictature militaire.»

Alternativement, ou concomitamment aux forces armées, les régimes autoritaires peuvent recourir à d'autres outils, comme le parti de masse, à l'exemple du PRI mexicain ou du Parti communiste chinois sur lesquels repose une fonction essentielle : la cooptation.

On prête à ces partis de masse la capacité de mettre en place deux mécanismes incitatifs qui conduisent les citoyens à investir dans le régime : «D'une part, ces partis ont une mainmise quasi-totale sur les ressources économiques et politiques du pays, ce qui leur permet de distribuer des bénéfices sélectifs à leurs membres et de marginaliser l'opposition (et explique également pourquoi les régimes à parti

unique tendent à monopoliser les moyens de production, pour des raisons qui ne sont pas nécessairement d'ordre idéologique). D'autre part, ils sont organisés selon un principe d'avancement à l'ancienneté, c'est-à-dire que l'accès aux ressources contrôlées par le parti ne s'obtient qu'au terme d'une longue période passée à fournir des services à ce dernier : ainsi, le décalage temporel entre services fournis et bénéfices reçus encourage les membres à investir dans le régime sur le long terme, puisqu'ils n'obtiennent ces bénéfices qu'à condition que le régime perdure.»

Ainsi, quel que soit le stratagème mis en place pour la reproduction ou la stabilité du système, la coercition seule reste insuffisante. La légitimité est incontournable pour la survie de tout ordre politique et «aucun régime – si répressif soit-il – ne peut se maintenir sur le long terme sans le soutien d'une large partie des citoyens».

«Le FLN, qui ne jouit pourtant d'aucune crédibilité, qui a largement gaspillé son prestige et son aura d'antan, a l'intention, selon son secrétaire général, Djamel Ould-Abbès, de continuer à exercer une chape de plomb sur la vie politique du pays pour... cent ans encore», écrit Aziz Ghedia sur le site Algérie patriotique ce mercredi 10 mai.

Il reste, toutefois, à relativiser la place de la légitimité comme moyen de survie des régimes autoritaires : «La recherche actuelle tend à montrer que la perte de légitimité n'est ni une condition nécessaire, ni une condition suffisante pour la chute d'un régime. Ce n'est pas une condition nécessaire car les dictateurs se font le plus souvent renverser et remplacer par des



Par Ammar Belhimer
ammarbelhimer@hotmail.fr

membres de leur propre coalition et parce que les coups d'État sont plus fréquents et plus souvent couronnés de succès que les soulèvements populaires ; ce n'est pas une condition suffisante parce que le mécontentement d'une partie – fût-elle substantielle – des citoyens n'implique pas nécessairement que ceux-ci aient la capacité organisationnelle et matérielle de se soulever contre le régime, et encore moins de parvenir à le renverser.»

Le mépris de la légitimité n'écarte pas pour autant toute possibilité de transition «par le bas» même si «le rôle des citoyens dans la chute des dictatures constitue toujours un point aveugle dans la littérature actuelle, et les soulèvements populaires restent quasi-impossibles à prédire».

A. B.

(*) Sophie Panel, *Comment survivent et meurent les dictatures : conflits et stratégies de stabilisation en régime non-démocratique*, Revue internationale de politique comparée 2016/2 (Vol. 23), p. 249-260.

Le Soir sur Internet :
http://www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@laalamhakimus



Vive la couleur bleue !

Ould-Abbès a déclaré : «Dans le futur gouvernement, nous espérons beaucoup de portefeuilles.»

On s'refait pas !

Il n'y a pas de conflit entre Sellal et Ouyahia. Non, il n'y a pas ! Il n'y a pas de brouille entre Ould-Abbès et Ouyahia. Non, il n'y a pas ! La nomination du FLN Saïd Bouhadja à la tête de l'Assemblée et le satisfecit du RND confirment qu'il n'y a jamais eu de conflit triangulaire entre le FLN, le RND et les fauteuils bleus du Parlement. D'ailleurs, Ould-Abbès et Ouyahia ont tenu à le crier ensemble, en chœur : «Nous n'avons aucun problème avec ce bleu-là. Ni avec aucun autre bleu que le décorateur-chef voudra installer un jour à l'Assemblée.» J'écrase une larme émotionnée et même commotionnée face à un tel déferlement de fraternité en ordre de marche, au pas de l'oie ! Ya sahbi, quelle organisation des deux faces de la pièce. Quand on dit, au signal, y a problème, allez-y à fond ! Rentrez-vous dans le lard, les uns les autres, étriez-vous, traitez-vous de tous les noms d'oiseaux. Et dès que la fin des problèmes est sifflée, je vous veux tous dans les bras des uns et des autres. Je veux de l'effusion. Je

veux de l'accolade ! Je veux du «Smack-Boussa». Je vous veux aimants et frères soudés à l'arc ! Et on ose venir ensuite me dire que ce pays va à la dérive, qu'il n'est pas gouverné, que la guerre des clans va dégénérer le 32 février de l'an prochain, à 23 heures 59 minutes ? Foutaises ! Et foutage de gueule ! Le pays est gouverné et plus que ça ! Tellement que je me suis surpris à trouver un charme certain aux fauteuils bleus de l'APN. Si ! Si ! Ne soyez pas snobinards. Ce bleu fait même un peu Bauhaus, quand on regarde de plus près. Avec les yeux qu'il faut, bien entendu. Un temps, j'ai un peu grimacé en voyant la couleur des tentures de la plénière. Ce marron-caca criait légèrement avec le bleu. Mais mon téléphone à moi aussi a sonné. Et ma femme-chef-de-cabinet m'a tendu le combiné devant mes enfants et deux lointains parents invités ce jour-là à dîner. «Un coup de fil d'en haut», m'a-t-elle murmuré à l'oreille. Eh ben, depuis ce coup de fil, je trouve que le marron des rideaux va très bien avec le bleu des fauteuils. Vive la couleur bleue ! Vive le marron-caca ! Tout va avec tout, et on s'aime tous, ya bouguelb ! Tellement que nous fumons du thé pour rester éveillés à notre cauchemar qui continue.

H. L.